

Kent Academic Repository

Full text document (pdf)

Citation for published version

Hall, Damien J. (2007) Le français de Rouen (Haute-Normandie, France): une variété de français qui représente bien sa ville. Bulletin du Projet 'Phonologie du Français Contemporain', 7 . pp. 171-191.

DOI

Link to record in KAR

<https://kar.kent.ac.uk/29532/>

Document Version

UNSPECIFIED

Copyright & reuse

Content in the Kent Academic Repository is made available for research purposes. Unless otherwise stated all content is protected by copyright and in the absence of an open licence (eg Creative Commons), permissions for further reuse of content should be sought from the publisher, author or other copyright holder.

Versions of research

The version in the Kent Academic Repository may differ from the final published version.

Users are advised to check <http://kar.kent.ac.uk> for the status of the paper. **Users should always cite the published version of record.**

Enquiries

For any further enquiries regarding the licence status of this document, please contact:

researchsupport@kent.ac.uk

If you believe this document infringes copyright then please contact the KAR admin team with the take-down information provided at <http://kar.kent.ac.uk/contact.html>

Le français de Rouen (Haute-Normandie, France) : une variété de français qui représente bien sa ville

Damien Hall*

*Département de Linguistique, Université de Pennsylvanie. Courriel :
halldj@babel.ling.upenn.edu

Pourquoi « une variété qui représente bien sa ville » ? Même si dans le présent article il ne s'agit que d'une seule locutrice et de cinq minutes de son parler, nous verrons dans le commentaire qui suit que le français de Rouen présente des caractéristiques du français de Normandie, du français populaire général et du français urbain. D'une certaine manière, nous pouvons donc dresser le portrait de la ville de Rouen uniquement par sa façon de parler français.

1. Introduction : Aspects socio-démographiques

1.1. Situation géographique et démographique de Rouen

La Normandie se situe dans le nord-ouest de la France (voir Figure 1). Cette ancienne province est désormais composée de deux régions administratives, la Haute-Normandie, avec Rouen comme capitale, et la Basse-Normandie, avec Caen comme capitale. Rouen est la plus grande ville de la Région Haute-Normandie ; elle se situe à 130 km au nord-ouest de Paris. L'agglomération de Rouen compte presque 400 000 habitants,¹ ce qui prend en compte la Ville de Rouen elle-même et 45 communes environnantes qui lui servent de villes dortoirs. Ce chiffre fait de Rouen la première agglomération de la Haute-Normandie par la population, la deuxième de la vallée de la Seine (après Paris), et la treizième de France. Dans la France du nord, seules Paris, Lille, Douai-Lens et Strasbourg sont plus grandes.

* Cet article a été rédigé pour le *Bulletin PFC* ; il paraîtra dans le numéro 7 de cette revue (2007 ; numéro dirigé par Sylvain Detey et Dominique Nouveau). Le *Bulletin PFC* est la revue en ligne du Projet « Phonologie du Français Contemporain » (Durand, Laks & Lyche 2002, 2005 ; <http://www.projet-pfc.net>).

Les remerciements de l'auteur vont à Francis Corblin, Michael Friesner, Mark Jones, Chantal Lyche, Agnès Prigent, Anne-José Villeneuve et plusieurs lecteurs de la liste e-mail « parislinguists ». La responsabilité pour toute erreur qui reste est mienne.

¹ Ce chiffre provient du site Internet de l'Agglomération de Rouen (Agglomération de Rouen 2007). Tous les chiffres démographiques proviennent de l'Institut National de la Statistique et des Études Économiques, Recensement de la Population de 1999, ou de ses éventuelles mises à jour partielles depuis cette date. Les chiffres sont pris soit directement sur le site Internet de l'INSEE (INSEE 2007) soit dans d'autres sources qui, elles, citent l'INSEE comme source première de leurs données.

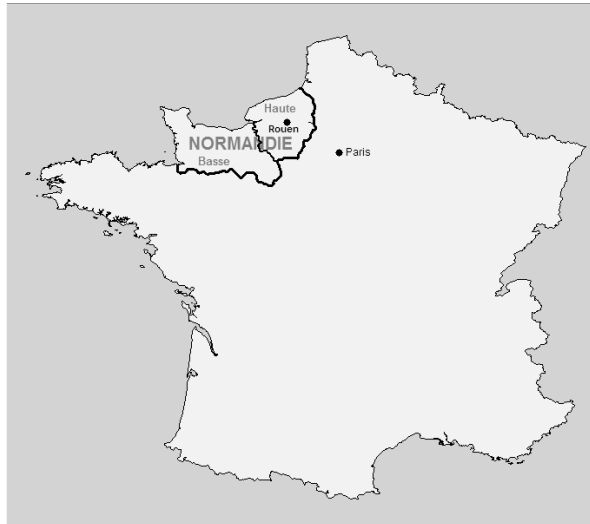


Figure 1 : Situation géographique de la Normandie et de Rouen en France métropolitaine

1.2. Darnétal, le lieu de l'enquête

L'entretien dont provient l'extrait commenté ici a été effectué à Darnétal (Seine-Maritime). Darnétal est une commune de presque 10 000 habitants qui se situe à la limite est de la ville de Rouen ; la plupart de la commune est urbanisée, même si les secteurs les plus éloignés de Rouen contiennent des espaces verts aussi. La commune en général, et le centre ville en particulier, sont devenus beaucoup plus pauvres depuis la fermeture quasi totale de l'industrie textile locale, qui s'était établie au dix-neuvième siècle sur les deux fleuves qui traversent la commune, le Robec et l'Aubette. Depuis la fin des années soixante, le centre de Darnétal, justement la vallée du Robec, est dominé par une cité aujourd'hui plutôt défavorisée, à côté des deux rues commerçantes de la commune ; sur les versants des vallées du Robec et de l'Aubette subsistent encore des habitations plus aisées. La commune compte aujourd'hui 45% de foyers non-imposables, faute de revenu assez élevé. (Ce chiffre a été donné à l'auteur au cours d'un entretien en 2007, par un employé de la Ville de Darnétal.)

1.3. La locutrice

La locutrice est une femme âgée de 63 ans au moment de l'enquête. Elle a presque toujours habité dans un rayon de 12 km de Rouen. Elle est née dans la commune rurale de Préaux (Seine-Maritime) et y a habité jusqu'à l'âge de 27 ans ; elle est alors venue passer deux ans à Darnétal ; elle a ensuite habité Pont-Authou (Eure) pendant 12 ans ; elle est revenue à Darnétal en 1982, 25 ans avant l'entretien, et elle entend y rester. Tous les endroits où elle a habité ont une relation assez étroite avec Rouen. Préaux est une petite commune rurale distante de seulement 12 km de Rouen, et les habitants de Préaux travaillent souvent à Darnétal ou à Rouen, s'ils ne sont pas des agriculteurs. Pont-Authou, un village distant de 35 km de Rouen, dépend de Rouen pour les services typiquement fournis par une grande ville à ses environs (services hospitaliers et autres).

La locutrice a quitté l'école à l'âge de 14 ans. Au moment de l'entretien, elle est retraitée depuis plusieurs années. Pendant sa vie active, elle a presque toujours été ouvrière (p.ex. dans une usine de caravanes et dans une blanchisserie) ou employée (agricole ou domestique). Pourtant, son dernier emploi, avant de prendre sa retraite, était celle de soignante de personnes âgées à domicile, ce qui a nécessité des cours et un diplôme d'« auxiliaire de vie ».

Bien qu'elle ne soit pas originaire de Darnétal, la locutrice y habite depuis presque la moitié de sa vie – 25 ans, ou 27 ans quand on prend en compte les deux ans qu'elle y a passés plus tôt – et elle est très bien ancrée dans son milieu local. Elle est très connue et aimée dans son quartier du centre ville ; elle participe aussi à la plupart des activités communales locales, tel le Marché du Printemps, dont elle parle dans l'extrait commenté.

Le fils de la locutrice a 32 ans au moment de l'entretien ; il y participe aussi, mais dans cet extrait c'est sa mère qui est la principale locutrice.

2. Aspects linguistiques

2.1. Le registre de langue de l'extrait

L'enquêteur et la locutrice se connaissaient déjà depuis quatre mois et se tutoyaient au moment de l'enregistrement, ce qui diminue de façon non négligeable la formalité de l'entretien. Dans l'extrait, la locutrice parle vite et d'une façon spontanée. La spontanéité du langage est sans doute également favorisée par la présence de son fils, ce qui fait de l'enregistrement une vraie conversation entre trois personnes, où des opinions sont exprimées et où des histoires sont racontées : il ne s'agit pas d'un « entretien » classique (et cet extrait est justement pris dans la « conversation libre » de cette enquête PFC, où les sujets de la conversation ne sont pas prescrits). Un « entretien classique » aurait pu entraîner moins de spontanéité et plus de réflexion sur le langage, justement ce qu'un enquêteur sociolinguistique veut éviter.

2.2. Le contexte linguistique du parler de Rouen

La variété de langue d'oïl parlée en Normandie avant la diffusion du français de l'Île-de-France était le normand. Cette variété subsiste encore dans des localités rurales bien précises de la Normandie, surtout dans le Cotentin (Basse-Normandie) et un peu moins dans le Pays de Caux (au nord-ouest de Rouen).² La variété est utilisée majoritairement par des seniors (de 70 ans et plus) et des associations folkloriques. Dans le Pays de Caux, la variété s'appelle souvent le cauchois (simplement « le patois » ailleurs en Normandie). Rouen se situant un peu en dehors du Pays de Caux proprement dit,³ le cauchois n'y a pas été utilisé couramment de mémoire d'homme ; mais la conscience de l'autre variété y subsiste dans le sobriquet de la région rouennaise, « le pays des armorqueurs » [aʁmɔʁkœʁ], qui évoque les remorques du port de Rouen et met en évidence la *métathèse*, autrefois fréquente en Normandie, du re-initial français en [œʁ œʁ aʁ] (voir section 4.2). L'hebdomadaire local du Pays de Caux, *Le Courrier Cauchois*, est vendu parfois à Rouen et inclut la rubrique « Parlons Cauchois » : de petits poèmes et histoires en cauchois, écrits par des membres de l'Université Rurale Cauchoise, un groupe d'étude de cette variété.

2.3. Remarques générales sur les différences entre oral et écrit

Les phénomènes universels du langage parlé spontané – notamment les *hésitations*, les *répétitions*, les *reformulations* et les *coupures* – sont bien traités par Andreassen et Detey dans leur article sur le français de Nyon, Suisse (ce volume). Les mêmes types de phénomène sont reproduits dans cet extrait, donc nous ne nous tarderons pas là-dessus dans ce

² Gordon (2005) ; DGLFLF (s.d.)

³ Bulot (2006 : 40-1).

commentaire ; le lecteur peut les repérer et les analyser à l'aide de l'article d'Andreassen et Detey.

Pour ce qui est de la syntaxe du français oral, la locutrice emploie souvent l'**antéposition** stylistique pour amener l'élément important d'une phrase à la position saillante du début de la phrase : *Et tu vois, moi, tout ça m'a jamais intéressée* (l.22), avec antéposition de *moi* ; *Et ça ils en tiennent compte énormément* (l.33-34), avec antéposition de *ça*. L'élément saillant (et antéposé) dans de telles phrases est souvent accompagné d'un accent mélodique, qui fait prononcer le mot en question sur un ton notamment plus aigu que le reste de la phrase. La fin de la phrase étant aussi une position de saillance linguistique, nous trouvons aussi que parfois la locutrice emploie la **postposition** pour marquer un élément saillant. On peut même voir ces deux phénomènes dans la même phrase : *Ça m'intéresse pas, moi, cette bêtise-là* (l.27), avec antéposition de *ça* (qui se réfère à *cette bêtise-là*), et postposition de *moi* et de *cette bêtise-là*. La version « neutre » de cette phrase aurait été « Cette bêtise-là (ne) m'intéresse pas ». (Pour l'omission quasi catégorique de *ne*, voir section 3.2.)

3. Aspects lexicaux et morphosyntaxiques

3.1. Lexique

La locutrice n'utilise pas de mots lexicaux spécifiquement régionaux ici, et il en va de même pour son parler en général. Il en existe pourtant un grand nombre, ce dont témoignent les multiples glossaires et dictionnaires des parlers et « patois » normands ; citons à titre d'exemple Lepelley (1994), qui couvre toute la Normandie, et Larchevêque (2006) pour Rouen.

Ceci dit, la locutrice utilise une fois un mot lexical que les Normands perçoivent comme étant normand : *gars*, prononcé [ga], ici dans le sens « fils » : *mon gars* (l.29-30). En fait, ce mot familier est bien diffusé à travers toute la France et d'autres zones francophones.

La locutrice nous donne aussi un exemple d'un mot grammatical régional : l'utilisation de la conjonction *puis* pour « et ». Dans cet extrait, il y a au moins un exemple clair de cette utilisation : *tu as passé toute ta vie, puis tu as rien* (l.28). D'autres *puis* dans l'extrait pourraient être pris dans le sens de « et » aussi (l.18, l.28 après cet exemple), mais il est difficile d'être catégorique sur ce point, étant donné la proximité des fonctions de ces deux mots. « Pis » (l'orthographe locale habituelle) est très fréquemment usité dans les textes en cachois, là où le français standard écrirait « et » (voir aussi Larchevêque 2006). Un autre mot grammatical que beaucoup de Normands perçoivent fortement comme appartenant à la région est « itou » pour « aussi » en français standard (qui n'apparaît pas dans l'extrait) ; en fait, tout comme « gars », le mot est usité aussi dans des français régionaux ailleurs qu'en Normandie, par exemple au Québec.

Cet extrait contient aussi des traits lexicaux qui font partie non d'un français régional spécifique mais simplement d'un registre non soutenu du français standard. Nous pouvons citer notamment *ouais* (l.22, 40) (voir aussi Andreassen et Detey, ce volume). Chez cette locutrice, l'accord « neutre » est signalé par *ouais* ; autrement, elle utilise *oui* (l.45, 48, 81) quand elle veut souligner son assentiment ou poser un contre-exemple, tout en ne pas niant ce qu'a dit son interlocuteur, par exemple. Dans cet extrait, *oui* est le plus souvent accompagné d'une prééminence prosodique : la locutrice prononce cette syllabe plus fort, et/ou sur un ton plus aigu. Pour ce qui est des substantifs, signalons *mamie* (l.24), ici avec le sens « vieille

dame ». Finalement, l'adjectif *passionné* est utilisé avec une préposition inhabituelle : *elle était passionnée avec ça* (1.24) (le français plus standard aurait été « passionnée de » ou « passionnée par »).

3.2. Morphosyntaxe

Cet extrait présente beaucoup de traits syntaxiques et morphosyntaxiques qui relèvent d'un français non soutenu (qu'il soit spécifiquement régional ou simplement familier). Pour ce qui est censé être spécifiquement régional, citons en premier lieu le **double complémenteur quand que** (*quand que je travaillais l'après-midi*, 1.24). Ce trait – « quand que », « où que », « comment que » etc. – est connu dans des français régionaux autres que celui de la Normandie, mais il constitue un trait linguistiquement saillant des variétés normandes, qui les distingue facilement du français standard ; d'ailleurs, beaucoup de Normands le mentionnent eux-mêmes si on leur demande de citer des traits de leur variété (voir la thèse doctorale de Hall, à paraître).

On relève également de nombreux exemples de morphosyntaxe non standard mais non régionale dans cet extrait. Citons-les brièvement (pour plus de détails sur les phénomènes eux-mêmes, voir Andreassen et Detey, ce volume).

3.2.1. Omission de « ne » dans des phrases négatives

Parmi les exemples où l'enregistrement permet d'en juger clairement,⁴ cette locutrice n'utilise « ne » qu'une fois sur les 17 possibles dans l'extrait (1.1, 6, 10-11, 12, 13, 15 et autres). Elle n'omet pas « ne » dans *N'est pas question de se priver de tout* (1.83), où pourtant elle omet « il » dans la locution « il n'est pas question de ... ».

3.2.2. Utilisation de « ça » au lieu de « cela »

La locutrice n'utilise que « ça » dans cet extrait, au lieu du plus soutenu « cela » (voir 1.3, 33 et ailleurs).

3.2.3. Relatives décumulées

La locutrice utilise plusieurs **relatives décumulées** (le décumul par l'insertion d'un pronom personnel d'une relative qui aurait pu dépendre de la phrase précédente) : *mais (il) y en a que ça les dérange pas* (1.5-6) [*les* renvoie aux personnes référencées par *en* dans l'antécédent, et la locutrice aurait pu dire « il y en a que ça dérange pas », sans décumul] ; *Euh ça [...] que je le fais aussi* (1.66) [*le* renvoie à *ça* dans l'antécédent, et la locutrice aurait pu dire « Euh ça [...] que je fais aussi »].

3.2.4. Phrases conditionnelles à la morphosyntaxe non standard

La locutrice utilise deux types de phrases conditionnelles non standard ici : avec des temps verbaux non standard : *elle serait devant moi [...] je sais pas ce que je lui ferais* (1.12-13) [le français de référence aurait utilisé « si elle était devant moi [...] »] ; ou avec les temps verbaux standards, mais sans « si » : *mais il n'y avait pas eu le Marché du Printemps, j'aurais*

⁴ Dans certaines utilisations du négatif dans ce texte, le site du « ne » possible est adjacent à une consonne qui partage un trait distinctif avec /n/ (soit /d/, qui, comme /n/, est alvéolaire, soit /m/, qui, comme /n/, est nasal). Cette proximité et le débit de la parole rendent les jugements, même spectrographiques, peu fiables.

pris mon canevas (1.63-64). (La locutrice utilise « si » avec des temps verbaux standard aussi ; les phrases conditionnelles non standard ne sont donc pas systématiques.)

3.2.5. Verbe auxiliaire non standard

Une fois dans cet extrait, la locutrice utilise **un verbe auxiliaire non standard** : *j'aurais pris mon canevas, et j'aurais r/ euh euh resté* (1.63-64 (où un français standard aurait produit « je suis restée »). L'usage du verbe auxiliaire « avoir » au lieu d'« être » pour des verbes qui prendraient d'habitude « être » est en fait assez fréquent dans de nombreuses variétés locales du français, y compris en Normandie ; voir p.ex. Schortz (1998 : 95-6) pour la Normandie et Sankoff et Thibault (1977) pour Montréal.

3.2.6. Pronom démonstratif zéro

Pour en finir avec la morphosyntaxe, citons un phénomène prévalent en cauchois mais pas présent dans cet extrait : le **pronom démonstratif zéro** dans l'omission de « ce » dans « c'est » et « ce n'est pas ». Schortz (1998 : 90) donne l'exemple

« on dit 'des cochons' / est 'des porcs' »

pour, en français standard,

« on dit 'des cochons' / c'est 'des porcs' ».

Selon Schortz, ce phénomène est « d'une grande ampleur » dans le Pays de Caux, et il figure beaucoup dans les histoires de « Parlons Cauchois » (voir Section 2.2) ; il a été noté aussi en Pays d'Auge (Calvados, Basse-Normandie) (Francis Corblin, communication personnelle). Pourtant, comme beaucoup d'autres phénomènes linguistiques cauchois détaillés dans ce commentaire, nous ne l'avons jamais relevé à Rouen.

4. Prononciation

4.1. Le niveau segmental

4.1.1. Consonnes

En général, l'inventaire des phonèmes consonantiques du français régional de la Seine-Maritime est semblable à celui du français standard. Pour deux consonnes, /k/ et /ɣ/, il y a des prononciations locales non standard, mais il nous semble que la phonologie basse-normande est plus divergente par rapport au français standard que ne l'est la phonologie de Rouen.

	bilabiales	labio-dentales	dentales	alvéolaires	palato-alvéolaires	palatales	vélaires	uvulaires
plosives	p b		t d				k g	
fricatives		f v		s z	ʃ ʒ		x ɣ	ʁ
vibrantes			r					
nasales	m		n			ɲ	ŋ	
latérales				l		ʎ		

Figure 2 : L'inventaire consonantique du français régional de Normandie
À gauche de la cellule : sourdes ; à droite de la cellule : sonores
Cellules sans formatage spécial : consonnes du français standard
Cellules ombrées : traits trouvés dans au moins une variété basse-normande (mais pas en Haute-Normandie)

4.1.1.1. Prononciation de /k/

L'extrait contient plusieurs exemples d'une **prononciation antériorisée de /k/**, qui est souvent aspirée aussi : [k̚] ou [k̚^h]. La locutrice utilise une prononciation antériorisée pour 19% des /k/ sur les 50 occurrences codées. La plupart de ces [k̚] sont devant des voyelles antérieures (*qui* devant /i/, l. 11, 15 ; *écaeurant* devant /œ/, l. 27 ; *culturelles* devant /y/, l. 31) ou devant une pause (*logique*, l. 49). À la différence d'autres locuteurs rouennais de la classe ouvrière, cette locutrice ne le fait pas la majorité du temps – elle prononce *qui* avec un [k] non antériorisé à la ligne 24, par exemple – mais les exemples montrent que l'environnement devant une voyelle antérieure est un environnement d'antériorisation possible pour elle.

Les autres occurrences de /k/ antériorisé dans cet extrait sont devant /a/ (phonémiquement central), dans *canevas* : sur les trois occurrences de /ka/, la locutrice en prononce deux avec au moins une légère antériorisation (l. 64, l. 67 deuxième occurrence). Comme l'antériorisation des vélaires a lieu le plus souvent devant une voyelle antérieure, cette antériorisation de /k/ dans *canevas* peut indiquer que la voyelle qui suit le /k/ est antériorisée : /a/ > prononciation [æ]. Pourtant, l'environnement n'est pas catégorique: il n'y a pas antériorisation dans *casquettes* (l. 54). Une telle antériorisation de /a/ vers [æ] est trouvée par Hauchecorne et Ball (1997) au Havre, à 69 km de Rouen, et elle est notée aussi à Paris.

Il est à noter que la plupart des occurrences de /k/ antériorisé en [k̚^h] dans cet extrait apparaissent lorsque la locutrice est très engagée dans la discussion (ce dont témoignent le débit et le ton de ses paroles). Ceci suggère que la prononciation antériorisée fait partie de son parler moins surveillé, puisqu'elle l'utilise plus quand elle est prise par l'émotion de ce qu'elle dit et, de ce fait, se contrôle moins. Nous pouvons donc considérer que la présence de [k̚^h] antériorisé et aspiré constitue un indice de changement de style dans l'extrait. Dans une analyse sociolinguistique approfondie de l'extrait, donc, nous pourrions utiliser la présence de [k̚^h] comme un indice du statut sociolinguistique des autres variantes non standard entendues dans le même contexte ; nous pourrions donc dire, par exemple, que la prononciation non

standard pharyngalisée de /ʁ/ (voir ci-dessous) est une variante dans le même style moins surveillé que le [k̠^h].

4.1.1.2. Prononciation de /ʁ/

Pour cette locutrice, la prononciation de /ʁ/ peut varier seulement en fin de syllabe. Ceci comprend deux contextes, tous deux post-vocaliques :

- dans la dernière syllabe d'un mot (avec ou sans <e> écrit après la voyelle, puisqu'elle ne prononce pas de <e> (schwa) dans ce contexte) ;
- devant une consonne à l'intérieur d'un mot.

La locutrice varie beaucoup dans ses prononciations de /ʁ/. Sur 22 occurrences clairement audibles de /ʁ/ dans les contextes pertinents, elle ne prononce [ʁ] (la fricative uvulaire sonore, habituellement considérée comme la prononciation standard) que 3 fois : *faire* (1.14), *voir* (1.32), *par* (1.62). Les 19 autres occurrences ne sont pas des fricatives. De manière plus détaillée, elles comprennent 4 prononciations :

- a) des approximantes (p.ex. *faire*, 1.60) ;
- b) des vocalisations (*cerveau*, 1.87) où le /ʁ/ est prononcé comme une voyelle proche de /a/ ;
- c) des amuïssements (*parce (que)*, 1.9, 23, 28, 66), où le /ʁ/ a cependant un effet de postériorisation sur la voyelle précédente ;
- d) des vocalisations où le /ʁ/ est prononcé comme une voyelle très basse et postérieure, voire pharyngale (*faire*, 1.1, 67, 72).

Parmi ces prononciations non fricatives, la plus fréquente est l'approximante (a) (8 occurrences sur les 22). Ce chiffre soutient la proposition de Coveney (voir Jamin 2005 : 154 et seq.) que nous devrions peut-être considérer l'approximante comme la prononciation standard de la lettre <r>. Les prononciations très postériorisées (d) sont aussi à signaler en particulier. Jamin note des « phénomènes uvulaires » avec /ʁ/ dans trois grandes villes françaises (Grenoble, Perpignan et Paris), et des prononciations pharyngalisées (avec une constriction entre l'arrière de la langue et le haut de la gorge) à Grenoble ; des prononciations postériorisées ont été notées en Picardie aussi (Anne-José Villeneuve, communication personnelle). Il nous semble que dans cet extrait la locutrice produit variablement des prononciations pharyngalisées, /ʁ/ > [ɐ] ou [ɐ̞], devant une consonne ou en fin de mot (entre autres prononciations).

4.1.1.3. Palatalisation / affrication de /t/

Dans la grande majorité des occurrences de /tj/ dans cet extrait, la locutrice palatalise le /t/ : par exemple, elle le fait légèrement dans *métier* prononcé [met^sje] (1.1), et plus dans *tiens* prononcé [t̪iẽ̃] (1.74). C'est un phénomène largement répandu en français ; pourtant, il est à noter que /tj/ est souvent affriqué en [t̪ʃ] en Picardie, une région qui se trouve juste au Nord de la Haute-Normandie, mais pas très près de Rouen elle-même.

4.1.1.4. Phénomènes consonantiques normands non trouvés dans cet extrait

Les prononciations de /k/ et de /ɣ/ que nous trouvons chez cette locutrice sont ses seuls écarts par rapport au français standard en ce qui concerne les consonnes. Dans les français régionaux d'autres parties de la Normandie, d'autres variations par rapport à la norme ont cependant été notées ; la locutrice n'en produit aucune dans cet extrait. Pour compléter nos observations sur les consonnes, nous les mentionnons brièvement ici ; pour plus de détails, voir Lepelley (1999) et Girard et Lyche (2003) (sur le <r>).

4.1.1.4.1. Autres phénomènes associés avec la lettre <r>

Dans quelques parties rurales du sud de la Normandie, et dans les régions limitrophes, la lettre <r> est « roulée », [r]. Dans la plupart du Pays de Caux (voir Schortz 1998 : 55 et seq.) et sur la côte nord du département de la Manche, /ɣ/ peut être amuï dans presque toutes les positions : entre deux voyelles, en fin de mot, ou entre voyelle et consonne.

4.1.1.4.2. Autres traitements de /k/

Dans les mêmes environnements que l'antériorisation dont nous avons parlé plus haut, on peut entendre aussi une palatalisation qui finit avec une affriquée, /k/ > [tʃ] : « curé » > [tʃyʁe].

4.1.1.4.3. Prononciation de /s/ comme [ʃ]

Dans les parties rurales du nord de la Normandie (Basse et Haute), des « patoisants » peuvent prononcer le français standard /s/ comme [ʃ] en deux environnements : en position initiale devant une voyelle antérieure (« cent » > [sɑ̃]), et en position finale (« noces » > [nœs]).

4.1.1.4.4. Prononciation de /ʃ/ comme [k]

Il y a un vrai stéréotype normand dans /ʃ/ > [k] : « chat » > [ka], « chien » > [kɛ̃] (en position initiale) ou « poche », « pouche » > [puk] (en position finale). Ce phénomène se voit aussi en Picardie et dans la région Nord-Pas-de-Calais (les régions au nord de la Normandie), et dans le sud de la France, *grosso modo* au sud de la Garonne.

4.1.1.4.5. Non-palatalisation de -(a)ill-

Dans les parties rurales du département de la Manche, les séquences -(a)ill- peuvent ne pas être palatalisées : « fille » > [fil], « bataille » > [batɑl]. Ce phénomène ne s'entend plus en Pays de Caux.

4.1.1.4.6. Palatalisation de /l/ dans bl- pl- gl- kl- fl-

En Basse-Normandie rurale, /l/ dans ces combinaisons peut se prononcer [ʎ] ; ce son devient ensuite [j] (Lainé 2006), p.ex. « pleut » > [pjø], « blé » > [bje].

4.1.1.4.7. Prononciation de <h> écrit

En Basse-Normandie rurale, une fricative postérieure peut être prononcée pour le <h> dans des mots comme « dehors », « hareng ». Dans leur pensée au moins, beaucoup de normannophones assimilent cette fricative postérieure à la fricative uvulaire /ɣ/ du français ; certains d'entre eux prononcent aussi une fricative uvulaire [ɣ] pour ce <h> écrit. Il nous semble qu'en fait le son en normand est une fricative vélaire, ou bien [x] (sourde) (Laîné 2006), ou bien [ɣ] (sonore) (pour les locuteurs qui font la différence entre ce son et le [ɣ]). Chez un locuteur qui fait la différence, alors, nous entendons ainsi [dɛxɔɣ] « dehors », [ɣɛ] « haie », mais [ɣɛ] « raie ».⁵

Pour ce qui est de la graphie de la fricative vélaire normande [x ɣ], il existe une graphie quasi-standardisée du normand (Marie 2003a, b), selon laquelle ce son est écrit <h> ou <h> (le soulignement peut différencier la fricative vélaire normande du <h> silencieux). Pourtant, des normannophones qui n'utilisent pas cette graphie quasi-standardisée écrivent souvent <r> ou <rh> pour la fricative vélaire normande : dans son *Dictionnaire du Patois Normand* (1994 :121), Dubos écrit donc <r'hât> pour transcrire le mot normand pour « haut », qui commence par cette fricative. Pour ce qui est de la graphie <r>, au groupe de normand « Prêch-Ous Normaund ? »⁶ en septembre 2006 nous avons participé à un jeu linguistique ; quand il fallait nommer une commune dont le nom commençait par <r>, un participant dont nous avons conservé le bulletin de participation a écrit « Rattainville » pour le village qui s'appelle officiellement Hattainville, ainsi que Roumard pour le village qui s'appelle officiellement (Le) Roumard. La prononciation de « Hattainville » commence par une fricative vélaire en normand, mais sans consonne en français ; par contre, la prononciation de « Roumard » commence par une fricative uvulaire en normand et en français. Donc, ce locuteur prononçait le même son et écrivait la même lettre, et pour la fricative vélaire normande, et pour la fricative uvulaire des deux variétés. Nous avons également noté que d'autres participants demandaient s'il fallait écrire <r> ou <h> dans les noms (officiels) de commune (La) Haye du Puits et (La) Haye d'Ectot, qui, comme Hattainville, commencent par une voyelle en français mais par une fricative vélaire en normand. L'incertitude de ces locuteurs, ainsi que la graphie <r> dans « Rattainville » et « Roumard » chez un même participant, montre qu'il y a équivalence des deux sons chez au moins quelques locuteurs.

4.1.2. Voyelles

Seules les voyelles en syllabe accentuée sont prises en compte dans cette section. En français en général, les syllabes accentuées tendent à être en fin de groupe rythmique ; les syllabes en fin de mot mais à l'intérieur du groupe rythmique, même si elles sont « pleinement réalisées », sont souvent moins longues que les syllabes en fin de groupe rythmique, ce qui rend leurs voyelles moins faciles à mesurer de façon fiable. La plupart des voyelles mesurées ici se trouvent donc en fin de groupe rythmique, mais quelques-unes sont en fin de mot à l'intérieur de groupe rythmique, si elles sont assez longues pour permettre une mesure fiable.

⁵ Les conditions qui déterminent le voisement de la fricative vélaire – si la prononciation sera [x] ou [ɣ] – ne sont pas encore claires.

⁶ En français, « Parlez-Vous Normand ? » ; ce groupe d'études du normand est basé à Saint-Georges-de-la-Rivière, Manche.

Cette locutrice présente des écarts par rapport au français standard en deux sens : des traits qui ont été remarqués en français régional de Normandie en particulier, et des traits du français populaire général.

4.1.2.1. Opposition /e ε/

De nombreuses études ont trouvé que les Normands ne maintiennent pas une opposition nette entre /e/ et /ε/, mais ces études diffèrent sur la voyelle ou les voyelles qui sont prononcées.

- Walter (1977 et 1982) dit simplement que la différence n'est pas maintenue dans la Manche ;
- Carton *et al* (1983) (dans la Manche rurale) et Schortz (1998) (en Pays de Caux, donc rural) disent que pour leurs locuteurs les deux voyelles sont plus près de [ε] ;
- à Cherbourg (la Manche urbaine), selon Tyne (2003), les deux voyelles sont plus près de [e]. La même prononciation fermée des deux voyelles /e ε/ s'entend en Picardie rurale aussi (c'est la région immédiatement au Nord de la Haute-Normandie).

Chez notre locutrice, simplement, ces voyelles ne sont pas distinctes en général : *je regardais sans regarder*, 1.23 [deux voyelles plutôt rapprochées de /e/, où le français standard aurait eu [ε] puis [e]] ; *eh, ça que je le fais aussi [...]* ça c'est une passion pour moi (1.66-67) [encore deux voyelles plutôt rapprochées de /e/, là où une variété plus standardisée de France aurait eu [ε] puis [e]].⁷ En général, chez notre locutrice les voyelles prononcées pour /e/ et /ε/ sont plus proches qu'elles ne le sont en français standard ; et, contrairement à l'observation de Carton *et al* (1983) dans la Manche rurale mais en accord avec Tyne (2003) dans une communauté urbaine, c'est la prononciation de /ε/ qui devient plus fermée (plus proche de /e/). Quand nous comparons les valeurs moyennes chez notre locutrice à des valeurs de référence pour le français standard,⁸ le /e/ et le /ε/ finaux de la locutrice sont à la même hauteur à peu près (pas significativement différents en hauteur entre eux), et les deux voyelles sont moins antérieures que leurs équivalents en français standard. Par contre, chez cette locutrice, /e/ final est significativement plus antériorisé que /ε/ final, tout comme en français standard. (Le lecteur se rappellera que la plupart des voyelles prises en compte ici sont en position finale de groupe rythmique, pour limiter l'échantillon aux voyelles les plus pleinement réalisées.)

⁷ Il est intéressant qu'au Québec ces deux voyelles sont habituellement prononcées [e] (Michael Friesner, communication personnelle).

⁸ Les valeurs de référence sont prises dans Gendrot et Adda-Decker (2005) pour toutes les voyelles sauf /a/, et dans Delattre (1948) pour /ɑ/.

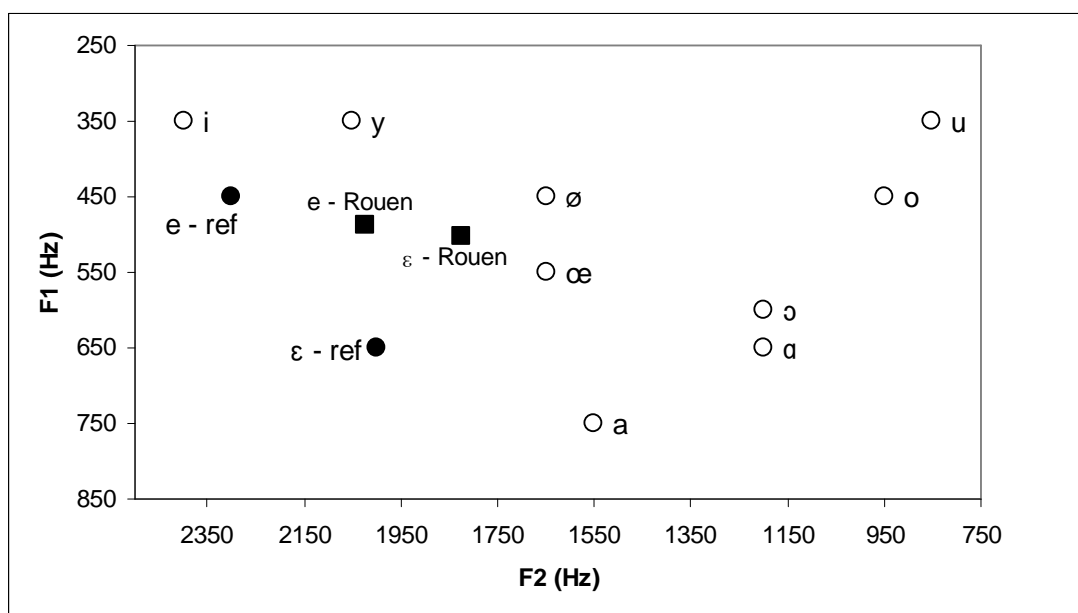


Figure 3 : L'opposition /e ɛ/ en français standard et à Rouen

Cercles noirs : valeurs de référence pour /e ɛ/ en français standard

Carrés noirs : /e ɛ/ à Rouen

Cercles blancs : valeurs de référence pour les autres voyelles du français standard

4.1.2.2. Opposition /a ɑ/

Il est bien connu que bon nombre de variétés contemporaines du français, dont les variétés les plus répandues du français standard, ne maintiennent plus l'opposition /a ɑ/. Pour les variétés qui peuvent maintenir la différence – le français régional de Normandie en est une (Tyne 2003) – il existe un ensemble assez fixe d'environnements phonologiques où [ɑ] sera prononcé : voir Andreassen et Detey (ce volume) et Dumas (1986 et site Internet). (Bien que le sujet de Dumas soit le français québécois, les tendances qu'il énumère sont valables aussi pour le français régional de Normandie.)

En France – mais pas au Canada – la prononciation courante d'un <a> graphique, même avec accent circonflexe, est la variante plus centrale, [a] : beaucoup d'études phonétiques modernes des voyelles du français de France n'incluent plus /ɑ/. Dumas énumère les contextes suivants où [ɑ] peut toujours être prononcé ; ces contextes sont identiques pour le français canadien et pour les variétés de France où l'opposition est maintenue. Pour être prononcée [ɑ], la voyelle doit être :

- en position finale dans un groupe rythmique ;
- historiquement longue (souvent marqué par un accent circonflexe) ;
- suivie par une « consonne allongeante » /v ʁ ʒ z/ dans la même syllabe ;
- dans la terminaison <-aille> (et, en Normandie, le masculin correspondant <-ail> aussi) ;
- dans les terminaisons <-ation>, <-as(s)ion> ;
- dans la terminaison <-asse>.

Ce sont donc les environnements où l'occurrence possible de [a] a été examinée. Pour cette locutrice, il y a toujours une différence significative entre les positions moyennes de /a/ et /ɑ/ pour ce qui est de l'antériorité, mais pas pour la hauteur. Quelques-unes des catégories de Dumas ne sont pas respectées par la locutrice : c'est notamment le cas de la catégorie « [ɑ] dans la terminaison <-ail(le)> ». Selon cette règle, *travaillais* devrait être prononcé [tʁɑ.va.jɛ].⁹ Mais nous voyons [tʁɑ.va.jɛ] (1.23) [[ɑ] dans la première syllabe, contre la règle] ; et [tʁɑ.va.jɛ] (1.25) [[ɑ] dans la première syllabe et [a] dans la deuxième, tous deux contre la règle]. Il est très probable que la proximité des deux voyelles censées être différentes dans le mot est la raison de la confusion ici. Ensuite, l'occurrence de *gars* dans cet extrait (1.30) a une voyelle antériorisée ; dans la prononciation traditionnelle, ce mot a toujours une voyelle très postérieure. La locutrice ne remplace pas l'ancienne distinction entre les voyelles par une distinction de longueur, où les anciens /ɑ/ seraient plus longs que les anciens /a/ (Tyne 2003) : en fait, cette occurrence de *gars* a une voyelle antériorisée et courte. Par contre, la locutrice prononce toujours *pas* avec une voyelle bien postérieure (1.6, 11, 13 deux fois, 15, 27 deux fois). Elle utilise aussi [ɑ] dans la combinaison graphique <-oi->, et ce, avec n'importe quel environnement suivant : *savoir* (1.1) ; *soit* (1.10) ; *trois* [suivi de /z/ dans *vingt-trois ans*] (1.13) ; *emploi* [suivi d'une pause dans *d'un emploi. Ils te demandent*], 1.31). En résumé, cette locutrice maintient l'opposition /a ɑ/, mais pas dans tous les environnements possibles.

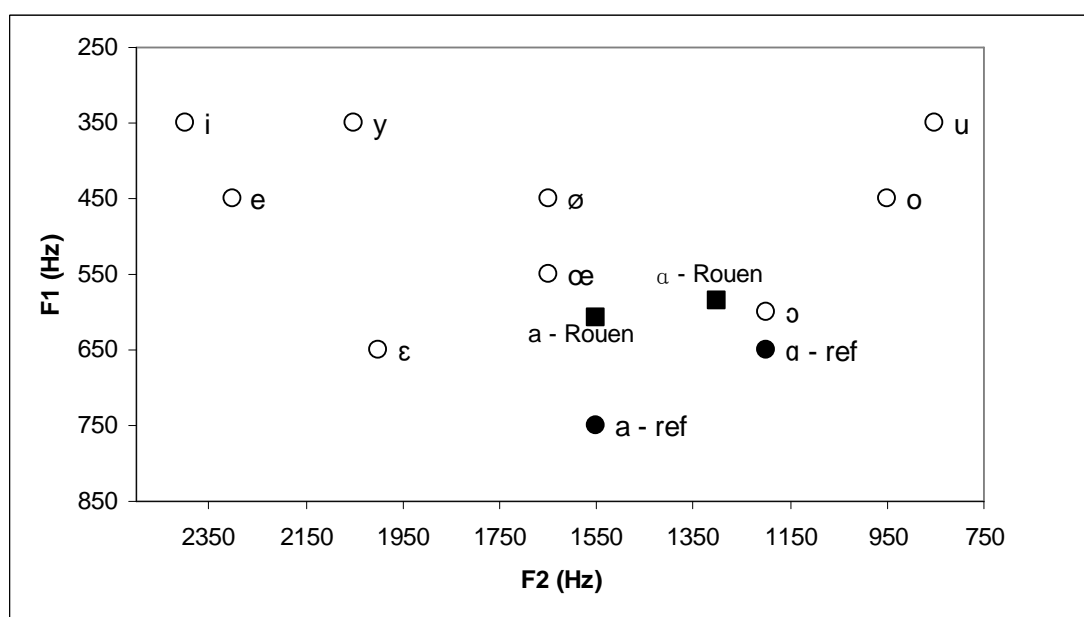


Figure 4 : L'opposition /a ɑ/ en français standard et à Rouen

Cercles noirs : valeurs de référence pour /a ɑ/ en français standard

Carrés noirs : /a ɑ/ à Rouen

Cercles blancs : valeurs de référence pour les autres voyelles du français standard

⁹ Les points délimitent les syllabes; ils ne sont utilisés que dans cette section, où la structure syllabique est importante.

4.1.2.3. Phénomènes vocaliques normands non trouvés dans cet extrait

Rappelons brièvement quelques traits dits typiquement normands que notre locutrice ne présente pas. Pour ce qui est de la longueur vocalique (particulièrement chez les personnes âgées en milieu rural de nos jours), on a remarqué la *longueur vocalique contrastive*, où la voyelle de la fin d'un mot en « -ée » ou « -és » (par exemple) serait plus longue que la terminaison correspondante en « -é », et le *prolongement de la voyelle de la pénultième syllabe* (p.ex. « maison » > [me:zɔ̃], avec réhaussement du /ɛ/ habituel en /e/ dans cet exemple). Le prolongement de la finale a été remarqué ailleurs aussi : voir p.ex. Andreassen et Detey, ce volume. De la même façon, la locutrice ne prononce jamais [-(w)ɛ-] *pour <-oi>*, un trait qui peut s'entendre parfois à travers presque toute la Normandie, surtout en Pays de Caux (ainsi que dans d'autres endroits de la Francophonie, par exemple au Québec). Il faut noter, pourtant, que la prononciation [wɛ] est limitée à une classe lexicale bien définie et exclue d'autres mots. Peuvent être prononcés [-we-] les terminaisons des verbes en <-ois / -oit>, « moi », « toi », et les syllabes où <-oi-> est suivi d'une autre consonne tautosyllabique (*soif*, *avoine* etc), mais sont exclus d'autres mots qui se terminent en <-oi> (« loi », « doigt », « roi » etc) : voir Dumas (1987).

Les deux autres phénomènes vocaliques que montre notre locutrice sont des phénomènes du français populaire plus général, et pas spécifiquement du français régional de Normandie.

4.1.2.4. Antériorisation de /ɔ/

Par ce phénomène, la prononciation de /ɔ/ est proche de celle de /œ/. Comme il a été trouvé précédemment (Martinet 1958), notre locutrice tend à ne pas avancer /ɔ/ devant /ʁ/ (*sort*, 1.9 ; *encore*, 1.15) ; elle ne l'avance pas non plus devant des labiales (*comme*, 1.14 deux fois ; *problèmes*, 1.78). Il y a quand même des exceptions : *important* (1.31), *comme* (1.2) et *énormément* (1.34) ont au moins des voyelles centrales (donc antériorisées par rapport à la position postérieure de /ɔ/ en français standard). Devant /n/ (dentale), /ɔ/ est toujours antériorisé chez notre locutrice (*passionnant*, 1.18 ; *passionnée*, 1.24-27), mais il est à noter que la plupart de ces exemples de vraie antériorisation devant /n/ sont justement dans la même racine, *passion-*. C'est peut-être donc l'émotion plutôt que le lieu d'articulation qui cause l'antériorisation, surtout quand nous considérons l'émotion que montre la locutrice en disant *important* (1.31), dont l'antériorisation a été notée plus haut. Dans *s'occuper* (1.81), la vélaire suivante n'avance pas /ɔ/ (bien qu'un exemple de Martinet dans le titre de son article (1958) soit précisément /ɔk/ > [œk] : « C'est jeuli le Mareuc ! »). /ɔ/ dans *logique* (1.49) (devant palato-alvéolaire) est antériorisée. Les prononciations de /ɔ/ et de /œ/ chez cette locutrice ne sont pas significativement différentes l'une de l'autre, ni en hauteur ni en antériorisation. La tendance à l'antériorisation et la manque de différence entre ces voyelles pour la locutrice se voient clairement dans la Figure 5, où son /ɔ/ et son /œ/ sont beaucoup plus rapprochés l'un de l'autre que ne le sont les valeurs de référence, et les deux voyelles chez la locutrice sont plus proches du /œ/ de référence que du /ɔ/ de référence.

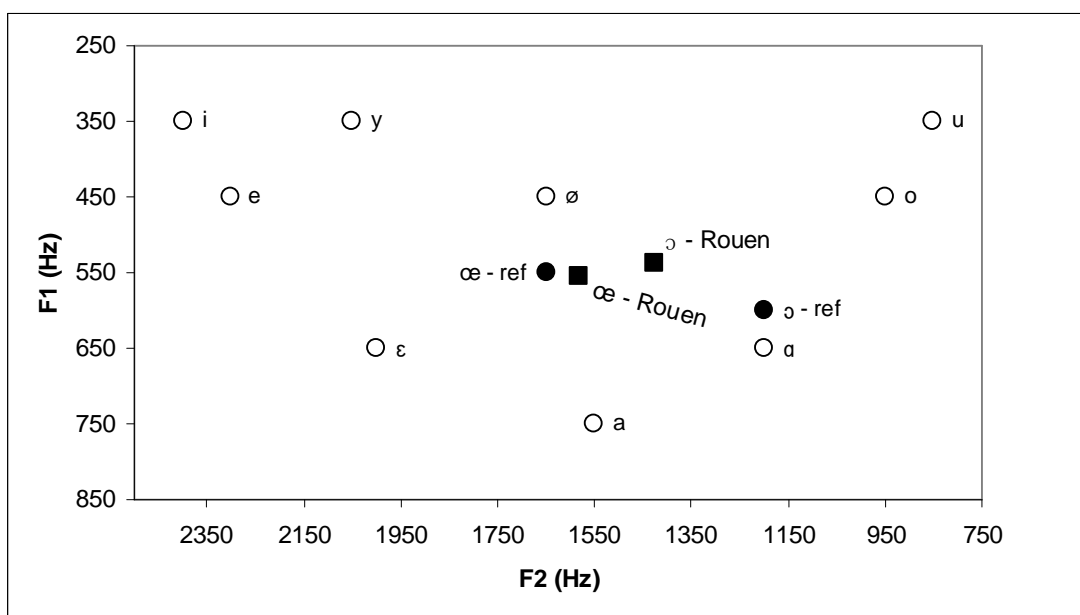


Figure 5 : La comparaison de /ɔ/ et /œ/ en français standard et à Rouen

Cercles noirs : valeurs de référence pour /ɔ œ / en français standard

Carrés noirs : / ɔ œ / à Rouen

Cercles blancs : valeurs de référence pour les autres voyelles du français standard

4.1.2.5. Relations entre les voyelles nasales

Phonétiquement, il est beaucoup plus difficile de mesurer et de classer les voyelles nasales que les voyelles orales (voir cependant Chen 1997). Tenons-nous-en donc à quelques observations sur ce qui semble être le système des voyelles nasales chez notre locutrice. Il faut d'abord remarquer qu'en français en général, les fréquences des formants dans les voyelles nasales – c'est-à-dire, les fréquences des résonances qui aident à définir la voyelle – n'ont en fait aucune relation avec les fréquences des voyelles orales auxquelles elles sont censées correspondre. Ainsi, les mesures des deux premiers formants des voyelles nasales les classent toutes comme des voyelles postérieures : la plus antériorisée est /ẽ/ (ce qui va de pair avec les voyelles orales correspondantes), mais la fréquence du deuxième formant classe cette voyelle toujours comme postérieure. Par contre, les positions de la langue dans les voyelles nasales « antériorisées » (/ẽ œ̃/) sont, elles, analogues aux positions de langue pour les voyelles orales correspondantes, et ces positions de langue peuvent nous amener à classer ces voyelles nasales comme étant antériorisées.

Chez cette locutrice, il semble qu'il y a un mouvement général d'antériorisation de la plupart des voyelles nasales. Chez la locutrice, la voyelle qui est la plus antériorisée par rapport aux voyelles de référence est /õ/, que la locutrice prononce plus près de l'ẽ̃/ de référence (presque toutes les occurrences le montrent). /ã/ s'est antériorisé aussi, mais en moyenne pas autant que /õ/ (voir en particulier *quand*, 1.10 ; *passionnant*, 1.18). Les valeurs moyennes de la locutrice pour /ẽ/ et /œ̃/ coïncident presque exactement, et toutes les deux coïncident aussi avec la valeur de référence pour /ẽ/. Étant donné les échantillons relativement petits pour /ẽ/ et /œ̃/ dans cet extrait, il n'y a presque pas d'occurrence de ces deux voyelles qui diverge de cette moyenne commune.

4.1.2.6. Schwas

(Voir p.ex. Andreassen et Detey, ce volume, pour plus de détails concernant la distribution de schwa.)

La distribution des schwas chez cette locutrice est conforme à la variété de référence : par exemple, elle ne prononce aucun schwa en position finale de groupe si ce schwa est précédé d'une consonne. Cette règle tient chez la locutrice même si le mot en question est prononcé avec emphase ou émotion, comme il est souvent le cas dans cet extrait (*la différence* prononcé [ladifɛkã̃s],¹⁰ 1.44 ; *C'est logique* prononcé [selɔʒik], 1.49). En début du groupe rythmique, elle a tendance à prononcer le schwa (*Oui. Que tu prennes* prononcé [wi kətyɾɛ̃n], 1.48), et elle le fait parfois même si le schwa est précédé d'une fricative, un environnement où les schwas sont souvent amuïs (*Ouais, je regardais* prononcé [we ʒəkəʒakɛ̃dɛ], 1.22). À l'intérieur du groupe, la locutrice prononce la grande majorité des schwas dans la première syllabe des polysyllabes (*le petit doigt* prononcé [ləpətɪdwa], 1.3), mais elle ne prononce pas la plupart des schwas internes de polysyllabe. Ceci se voit clairement quand le schwa potentiel est précédé d'une seule consonne (*mon canevass* prononcé [mɔ̃kʰanva], 1.63-64). Pourtant, il est difficile de dire catégoriquement qu'elle ne prononce pas de schwa interne de polysyllabe du tout, car tous les exemples d'un schwa potentiel interne de polysyllabe précédé de deux consonnes sont avec *parce que* prononcé [pɑ̃skə] (p.ex. 1.60), et « parce que » est souvent exclu des études de la prononciation de schwa à cause de l'omission catégorique du schwa en ce contexte (voir p.ex. Armstrong et Unsworth 1999 : 144).

4.2. Niveau suprasegmental

A ce niveau d'analyse, le français de la locutrice se distingue peu du français standard, notamment en ce qui concerne les liaisons et réductions. Il y a néanmoins quelques traits qui méritent un commentaire.

4.2.1. Métathèse

Comme il a été remarqué dans la section 2.2, un trait stéréotypé de « l'accent rouennais », cité par la majorité des Rouennais eux-mêmes, est une tendance à la métathèse de /kə/ en début de mot (quand ce préfixe est morphologiquement séparable de la racine). La locutrice montre ce trait une fois dans l'extrait : *tu regardes* prononcé [tyakʒakɛ̃d] (1.83).

4.2.2. Réductions

Les réductions que nous voyons dans cet extrait sont typiques des réductions qu'on peut trouver dans d'autres variétés du français (du nord de la France, au moins). Les trois fois que la locutrice prononce *puis*, elle réduit son noyau en amuissant /ɥ/ : [pi] (1.18 ; 1.28 deux fois). Tout comme en d'autres français régionaux, cette simplification est en voie de grammaticalisation, au moins dans les « patois » de Normandie (sinon dans le français régional de la province aussi) : dans les publications en « patois », « pis » est écrit presque

¹⁰ Dans cette section qui concentre sur le schwa, nous faisons une transcription large des autres sons, qui ignore (par exemple) la qualité exacte du /k/ dans ce mot.

exclusivement. La locutrice amuït facultativement les dernières syllabes de polysyllabes en Obstruante+Liquide+Schwa à l'intérieur d'un groupe rythmique (amuïssement dans 44% des occurrences) : *autre chose* prononcé [otʃoz] (1.14, 15). Elle omet ce type de syllabe aussi une fois dans *être à la recherche* prononcé [ɛtalakʃɛʃ] (1.30) ; cet amuïssement est pourtant inhabituel, car il se fait devant une voyelle au début du mot suivant. Ceci indique peut-être une personne ou une variété où cet amuïssement se grammaticalise (et perd ainsi son ancien conditionnement phonologique, où /ɛə/ s'amuïssait seulement devant une consonne). Remarquons en passant que le fils de la locutrice, qui participe aussi à l'entretien, amuït ce type de syllabe dans les quatre occurrences qu'il prononce dans l'extrait : amuïssement de /ɛə/ devant une consonne dans *rentre dans* (1.36), avec sonorisation conséquente du /t/ de *rentre*, qui rentre en contact avec le /d/ de *dans* : [ɛ̃t̪d̪] ; amuïssement de /ɛə/ devant une voyelle dans *d'être actif* prononcé [detaktiv] (1.4) ; amuïssement au moins du schwa dans le /blə/ de *agréable d'avoir* prononcé [agʁeab(l)davwaʁ] (1.51). Pour en revenir à la locutrice principale, elle réduit le /v/ d'*avec* dans *avec mon gars* (1.29) ; le son ne disparaît pas entièrement, mais il devient tout au plus une approximante : [aʁɛk]. Finalement, comme on l'entend souvent dans beaucoup de variétés de français, parfois cette locutrice ne prononce pas « il » explétif (« il » dans « il y a », « il faut ») : *Mais il y en a que ça les dérange pas hein ?* (1.5-6) ; *mais faut pas passer* (1.48). L'amuïssement n'est pas catégorique – voir par exemple 1.63 et 81 – mais ce pronom est amuï dans la plupart des cas. En fait, l'amuïssement de « il » dans « il faut » est tellement fréquent, même chez des personnes qui n'amuïssent pas beaucoup dans d'autres contextes, que le cas de « il faut » est souvent exclu dans des études de ce type d'amuïssement : voir Leroux & Jarmasz (2006).

4.2.3. Liaisons

La locutrice a tendance à ne pas réaliser les liaisons dites facultatives : sur les 21 sites de liaison possible après un mot de plus d'une syllabe, elle n'en réalise qu'une, dans la phrase *personnes âgées* (1.23). Comme il s'agit de deux mots qui peuvent être considérés comme une phrase toute faite, cet environnement n'est peut-être pas à compter dans une catégorie « liaisons facultatives réalisées » : les mots « personnes âgées » sont souvent prononcés ensemble et il y a sans doute une façon habituelle de les dire, qui consiste à réaliser la liaison. Si nous excluons ce cas, donc, nous pouvons dire que la locutrice ne réalise jamais de liaison facultative après un mot de plus d'une syllabe. Après les monosyllabes, la situation est plus compliquée. La locutrice réalise les liaisons après les monosyllabes invariables, comme les règles le dictent (voir p.ex. Delattre 1951). Après des monosyllabes grammaticalement variables, la locutrice réalise la grande majorité des liaisons possibles en /t/ et en /n/, mais les autres liaisons sont réalisées de manière variable. Nous avons donc *c'est éccœurant* (1.27) prononcé [setɛ̃^hœɛ̃], *quand on voit* prononcé [kãtõvwa] (1.10), à côté des exemples comme *pas autre chose* (1.13-14, 15) prononcé [paotʃoz], et beaucoup d'exemples d'absence de liaison après *mais* (1.5, 15, 45, 63) (la syntaxe peut en être la raison).

Pour en finir avec la liaison, il est à noter que (selon nos recherches) le français régional de la Basse-Normandie omet souvent la liaison dans un environnement où elle est d'habitude obligatoire : après le pronom personnel « ils » (et peut-être « elles » aussi) quand ce pronom est suivi d'une voyelle. Nous ne nous attendions pas à entendre ce trait chez notre locutrice, puisqu'elle ne vient pas de la Basse-Normandie, mais nous incluons le trait ici dans l'intérêt d'un portrait plus complet du français de toute la Normandie. En « patois » de la Basse-

Normandie (voir UPNC 1995 : 62), la liaison en [z] après « ils » est « fautive », et c'est donc peut-être de ce trait du « patois » que viendrait le manque de liaison après « ils » en français régional de Basse-Normandie. Ce trait a pour effet de rendre homophones quelques phrases verbales qui ne le sont pas en français standard, p.ex. « ils arrivent » = « il arrive » = [ilakiv]. Par contre, le « cauchois » (le parler normand le plus proche de notre locutrice, géographiquement) est comme le français standard à cet égard et fait la liaison en [z] après « ils » et « elles » (FDFRSM 1985 : 36). Effectivement, donc, notre locutrice fait la liaison en [z] en ce contexte : *ils en tiennent* (1.33) est prononcé [izãtjen].

5. Conclusion

En guise de conclusion, il semble que notre locutrice fournit un exemple d'une variété de français qui est à la fois urbaine (notamment dans son traitement de /ʁ/), populaire (par exemple, dans la palatalisation de /t/, trouvée même dans les médias) et normande (notamment dans son traitement de /k/). Étant donné la position de Rouen comme grande ville de la Normandie et plus largement du nord de la France (voir section 1.1), il n'est pas étonnant que le parler de cette ville manifeste cette intersection de caractéristiques. Entre les variétés normandes, la locutrice marque peut-être qu'elle vient de la Haute-Normandie par sa réalisation /k/ > [k^h], par opposition à une réalisation /k/ > [tʃ], qui serait plutôt basse-normande. Elle représente bien aussi son milieu social (par l'extension de sa palatalisation de /k/ à la position finale dans le mot).

Bibliographie

- Agglomération de Rouen (2007). *Les chiffres clés de l'agglomération*. <http://www.agglo-de-rouen.fr/index.php?page=institution/historique/chiffres.php> consulté le 10 septembre 2007.
- Andreassen, H. & S. Detey (2007). Conversation à Nyon : description illustrée d'une variété spécifique de français parlé suisse. *Bulletin PFC* 7.
- Armstrong, N. & S. Unsworth (1999). Sociolinguistic variation in Southern French schwa. *Linguistics* 37 (1) : 127-156.
- Bulot, T. (2006). *La Langue Vivante : l'identité sociolinguistique des Cauchois*. Paris : L'Harmattan.
- Carton, F., M. Rossi, D. Autesserre & P. Léon (1983). *Les Accents des Français*. Paris : Hachette. Accessible sur le site Internet <http://accentsdefrance.free.fr>, consulté le 16 septembre 2007.
- Chen, M. (1997). Acoustic correlates of English and French nasalized vowels. *Journal of the Acoustical Society of America* 102(4) : 2360-2370.
- Delattre, P. (1940 [1951]). *Principes de phonétique française à l'usage des étudiants Anglo-Américains*. (Deuxième édition, 1951.) Middlebury, Vermont: École Française d'Été.

Delattre, P. (1948). Un triangle acoustique des voyelles orales du français. *French Review* 21(6) : 477-84.

Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (DGLFLF). (s.d.). *Les Langues de France, qu'es aquo ?* <http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/> consulté le 11 septembre 2007.

Dubos, R. (1994). *Dictionnaire du Patois Normand : Le petit Roger*. Condé-sur-Noireau : Charles Corlet Éditions.

Dumas, D. (1986). Le statut des 'deux A' en français québécois. *Revue québécoise de linguistique*, 15(2) : 167-197. Sommaire accessible sur Internet, consulté le 17 septembre 2007: <http://www.ciral.ulaval.ca/phonetique/phono/r30.htm>

Dumas, D. (1987). Tout ce qui s'écrit « oi ». In D. Dumas, *Nos Façons de Parler*. Sillery : Presses de l'Université du Québec, 21-39.

Durand, J., B. Laks & C. Lyche (2002). La phonologie du français contemporain: usages, variétés et structure. In C. Pusch & W. Raible (dirs.) *Romanistische Korpuslinguistik-Korpora und gesprochene Sprache / Romance Corpus Linguistics - Corpora and Spoken Language*. Tübingen : Gunter Narr Verlag, 93-106.

Durand, J., B. Laks & C. Lyche (2005). Un corpus numérisé pour la phonologie du français. In G. Williams (dir.) *La linguistique de corpus*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 205-217. Actes du colloque *La linguistique de corpus*, Lorient, 12-14 septembre 2002.

Fédération Départementale des Foyers Ruraux de la Seine-Maritime (FDFRSM) (1985). *Présentation du Dialecte Cauchois*. Manuscrit de la FDFRSM.

Gendrot, C. & M. Adda-Decker (2005). Impact of duration on F1/F2 values of oral vowels: an automatic analysis of large broadcast news corpora in French and German. *Communication, Interspeech 2005*, Centro Cultural de Belém, Lisbonne.

Girard, F. & C. Lyche (2003). La phonologie du français contemporain dans le Domfrontais : un français en évolution. *La Tribune Internationale des Langues Vivantes* 33.

Gordon, R. (dir.) (2005). *Ethnologue : languages of the world (fifteenth edition)*. Dallas : SIL International. Page d'Internet pour le français : http://www.ethnologue.org/show_language.asp?code=fra consulté le 11 septembre 2007.

Hauchecorne, F. & R. Ball (1997). L'accent du Havre : un exemple de mythe linguistique. *Langage et Société* 82 : 5-25.

Institut National de la Statistique et des Études Économiques (INSEE) (2007). *Recensement de la Population, Mars 1999 : les Résultats*. Page d'Internet consulté le 10 septembre 2007 : http://www.recensement.insee.fr/RP99/rp99/page_accueil.paccueil

Jamin, M. (2005). *Sociolinguistic Variation in the Paris Suburbs*. Thèse de doctorat, Université de Kent.

- Laîné, S. (2006). *Évolution phonétique des toponymes dans le Nord-Cotentin*. Thèse de doctorat, Université de Caen.
- Larchevêque, G. (2006). *Le Parler Rouennais : Rouen et ses environs – des années 1950 à nos jours*. Fontaine-le-Bourg : Le Pucheux.
- Lepelley, R. (1994). *Dictionnaire du français régional de Normandie*. Paris : Éditions Bonneton.
- Lepelley, R. (1999). *La Normandie dialectale: Petite encyclopédie des langages et mots régionaux de la province de Normandie et des Îles anglo-normandes*. Caen : Presses Universitaires de Caen.
- Leroux, M. & L.-G. Jarmasz (2006). A Study About Nothing : Null Subjects as a Diagnostic of Convergence Between English and French. *Penn Working Papers in Linguistics* 12(2) : 1-14.
- Marie, É. (2003a). La graphie unifiée du normand (1ère partie). *Le Viquet* 141 : 2-4.
- Marie, É. (2003b). La graphie unifiée du normand (2ème partie). *Le Viquet* 142 : 64-68.
- Martinet, A. (1958). C'est jeuli le Mareuc ! *Romance Philology* 11 : 345-355. (Réédité dans Martinet, A. (1969). *Le Français sans Fard*. Paris : Presses Universitaires Françaises.)
- Sankoff, G. & P. Thibault (1977). L'alternance entre les auxiliaires *avoir* et *être* en français parlé à Montréal. *Langue française* 34 : 84-108. (Réédité en anglais dans Sankoff, G. (1980). *The Social Life of Language*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.)
- Schortz, M. (1998). *Le parler de Senneville-sur-Fécamp*. Uppsala : Acta Universitatis Upsaliensis.
- Tyne, H. (2003). Introduction et remarques sur le point d'enquête PFC à Cherbourg. *La Tribune Internationale des Langues Vivantes* 33 : 159-165.
- Université Populaire Normande du Coutançais (UPNC). (1995). *Essai de Grammaire de la Langue Normande*. Périers : Garlan.
- Walter, H. (1977). *La Phonologie du Français*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Walter, H. (1982). *Enquête Phonologique et Variétés Régionales du Français*. Paris : Presses Universitaires de France.

Annexe

Transcription de l'extrait commenté

Dans cet extrait, la locutrice commentée est 'MA' (enquêtée PFC 76ama1).

L'autre participant dans cet extrait, 'PA', est pourtant aussi un enquêté PFC (76apa1), le fils de 76ama1. Les deux enquêtes ont été faites au cours d'un seul entretien conjoint.

- 1 MA: C'est un métier, de savoir rien faire. <PA: C'est un métier.> de ne ri/ de ne rien faire. <E:
2 ah oui hein, moi c'est, c'est, c'est, c'est difficile ça, moi je/> (rires) Parce que comme j'ai dit,
3 <PA: (XXXXX) euh> si tu lèves le petit doigt et que tu te le casses, il me dit 'oui ça c'est vrai'.
4 PA: Tu as raison, euh? C'est, beaucoup plus compliqué de faire ça, que d'être actif.
5 E: Oui, Tout à fait. Tou/ tou/ tout à fait. <MA: Mais il y en.>
6 MA: a que ça les dérange pas hein?
7 E: Bin oui euh <PA: (XXX) évidemment> évidemment, mais moi je, moi je, je comprends
8 pas ça moi.
9 MA: Non parce que euh, tu vois, bon, euh, on sort peut-être du sujet mais quand o/-n écoute
10 euh, quand on regarde les émissions le soir et quand on voit une jeune euh, femme qui a, je
11 sais pas une vingt/ [va~t] vin/ vingt-deux, vingt-trois ans, qui passe ses après-midis à regarder
12 'Les Feux de l'Amour', bah moi quelque part euh, elle serait devant moi je crois que euh, je
13 sais pas ce que euh je lui dirais, ce que euh je lui ferais. Parce que, à vingt-trois ans elle a pas
14 autre chose à faire que de regarder des feuilletons comme ça? Que ce soit des gens comme
15 moi, de la retraite, qui regardent, encore, admettons. Mais elle a pas autre chose à faire que de
16 regarder ça à son âge?
17 E: Mm. Mm.
18 MA: Puis qu'est-ce qu'il y a de passionnant là-dedans?
19 E: Bin rien.
20 MA: Hein?
21 E: Rien.
22 MA: Et tu vois, moi, tout ça m'a jamais intéressée. Jamais, j'y/ j'y/ euh. Ouais, je regardais
23 quand euh je travaillais chez les personnes âgées. Je regardais sans regarder. Mais euh, parce
24 que il y avait une qui était passionnée, une mamie, elle était passionnée avec ça. Quand j'étais
25 chez elle, bon bah je euh, quand que je travaillais l'après-midi, euh, bon c'était vraiment 'Les
26 Feux de l'Amour' euh, genre euh fshh <E: Tout ça (XX)> ah non mais euh bon. Euh, j'étais
27 pas passionnée. Ça m'intéresse pas, moi, cette bêtise-là. Euh tu vois, tout ça c'est écoeurant,
28 parce que toi tu dis tu as passé toute ta vie, puis tu as rien. Puis eux là à vingt-trois, vingt-cinq
29 ans euh, qu'est-ce que vous avez comme euh. Mais c'est ce qu'on disait l'autre jour avec mon
30 gars. Je lui dis, 'Mais, tu sais très bien que euh, à la retraite on peut être à la recherche d'un
31 emploi'. Ils te demandent si tu as des activités c/ culturelles et ça, c'est très, très, très important.
32 E: Oui. Pour euh l/ la, la personne entière, quoi. C'est <MA: Pour voir.>
33 MA: si tu es, apte à faire autre chose que de faire un emploi. Et ça ils en tiennent, compte
34 énormément, de plus en plus, d'ailleurs, ils demandent tout hein?
35 PA: D'abord ça apparaît sur ton C.V. <MA: Ça/ pe/ ça apparaît, oui> aux activ/ (XX) Tout, ça
36 rentre dans une case 'Activités Extra-Professionnelles'.
37 MA: Ça ren/-tre <PA: Et tu peux> dans l'activité professionnelle.
38 PA: Tu peux justement dans, ça te permet que si tu le mets sur ton C.V. si tu veux, dans ta
39 lettre de motivation, tu peux développer un petit peu plus tes activités extra-professionnelles.
40 E: Mm. Mm. Mm. Et ça t'aide, ça euh, <MA: Ouais> ça montre il/ qu'il y a, qu'il y a plus d'un
41 aspect. <PA: ce qui prouve que.>
42 PA: tu es actif, quelque part.

43 MA: Que euh tu es pas là, sur le canapé, à jouer au Nintendo, toute la journée, tac tac tac tac
44 tac, voilà, c'est ça, la différence.

45 E: Bien que ça aussi, ça ai/ c'est, <MA: Oui, mais attends, euh,> c'est un hm (rires).

46 MA: pas d/, pas des journées entières.

47 E: Non. Non.

48 MA: Oui. Que tu prennes ton plaisir pour en jouer une heure, deux heures euh, ouais. C'est
49 logique. Mais faut pas passer euh, <PA: (XX) il y a des moments où> des journées entières,
50 euh.

51 PA: c'est quand même agréable d'avoir plusieurs casquettes, ça te permet de pas faire à jamais
52 la même chose.

53 E: Exactement.

54 MA: Ah bin moi j'en ai hein, des casquettes. Pfff.

55 E: Ouais. Litt/ littérales et figuratives.

56 MA: Tu veux voir tout ce que j'ai moi euh, si je comptais tout euh, pff. Je sais même pas
57 combien j'en ai moi.

58 E: Bin oui, c'est ça. Non euh, ça/ euh, ça m'étonne chez toi hein c'est-à-d/, l/-la quantité de
59 choses que tu fais.

60 MA: Bah parce que j'ai envie de le faire.

61 E: Oui bah exactement.

62 MA: J'ai envie parce que moi, je me, oui. Par contre, tu vois? Aujourd'hui. Il y a le Marché du
63 Printemps, mais il y avait pas eu le Marché du Printemps cet après-midi, j'aurais pris mon
64 canevas, et j'aurais r/ euh euh resté toute l'après-midi à coudre.

65 E: Mm.

66 MA: Tu vois? Euh ça, ç/ ça que je le fais aussi, que tu as. Parce que ça c'est une passion pour
67 moi, de faire du canevas. Que là qu/ j'ai un beau canevas de euh. J'en ai fait des beaux. Hein?
68 Euh, je vais te faire voir ça en deux secondes.

69 E: Ah oui. <MA: Euh.> Ouais, je veux bien.

70 MA: Eh bah euh, je t'assure que euh, <PA: Donc tout d'abord tu es quand même actif parce
71 que, c'est, c'est ton activité de loisir, donc tu restes actif quand même.> euh, moi que j'y
72 prends du plaisir à faire ça. C'est un loisir euh, que j'aime, faire. Bon. Par contre, moi je pause
73 bien des heures pendant que euh lui il fait son travail d'un, dans la salle. Ou là il y a des
74 moments il dit 'Tiens, viens avec moi'. <PA: (XXXX) de la couture euh.> et je couds à côté de
75 lui. Ou alors, je vais bien par là toute seule, <PA: Tu vois? Tu as trois, cinq heures d'affilée,
76 que euh.> je vais pas de l'autre côté. Moi je fais bien cinq heures de euh, d'affilée, à coudre.
77 Je suis plongée là-dessus, premièrement, ça me vide euh mon cerveau, ça m'enlève tous mes
78 problèmes. Et après je me sens mieux.

79 E: Bah voilà. M/ Moi c'est le chant. C'est, c'est pa/ par le chant que je fais ça. <MA: Bah
80 voilà.> La ch/ le chant choral.

81 MA: Mais voilà. Bah oui. Chacun son truc. Mais ce qui prouve bien qu'il faut s'occuper. C'est
82 pas de rester à regarder euh, tan pan pan pan pan devant la télé, que t/ ça va te motiver. Oui,
83 que tu regardes un film. N'est pas question de, non plus, de se priver de tout. Mais euh, faut
84 pas non plus rester euh, buté là euh.

85 PA: Encore plus il y a à regarder la télé le euh, tu sais dans euh, rayons X. Euh, il y a <MA:
86 Ah oui. Il s'est,> (XX) du cerveau.

87 MA: ils parlaient du cerveau.

88 E: Ah?

89 PA: Euh, <MA: Ouais.>

90 MA: Qu'est-ce que c'est compliqué, ça.

